

CHARPELEU

LA  
BÊTE  
SANS NOM

\*

ENQUÊTE SUR LES RESPONSABILITÉS

— EXTRASE —

LES NOUVELLES ÉDITIONS DIPLOMATIQUES

1944

---

Editura Studiilor Istorice Românești  
1993

# LA BÊTE-SANS-NOM

★

ENQUÊTE  
SUR LES RESPONSABILITÉS

PAR

CHARPELEU

«Jamais l'idée d'une guerre ne fut aussi claire que celle de la guerre actuelle. L'humanité est divisée aujourd'hui en deux groupes, qui luttent chacun pour une idée. C'est la lutte de la conception juive de la vie contre la conception des ennemis des Juifs. C'est pour cela qu'on se bat aujourd'hui dans le monde entier.»

(«The American Hebrew», 20, XII, 1940).

LES NOUVELLES EDITIONS DIPLOMATIQUES

1944



## AVANT-PROPOS

Les hasards du combat contre les forces que ces pages dénoncent m'ont séparé, pour un temps indéterminé, de mes notes, de mes dossiers et de mes livres.

Cet ouvrage ne pourra être, du fait, ce que j'aurais voulu qu'il soit.

Je le publie tout de même. S'il n'éclaire qu'un seul ignorant, s'il ne convainc qu'un seul hésitant du fait politique le plus important de notre ère — *la Force Juive* — il aurait, à mon sens, suffisamment servi. Quand à sa valeur littéraire je prie le lecteur indulgent de vouloir bien tenir compte qu'il est écrit par un homme d'action et non par un homme de plume.

L'AUTEUR.

## III

« C'est bien fait ! »

(Le TIMES, le NEW-YORK TIMES et toute la presse anglo-saxonne à l'occasion de l'assassinat de Codreano et des massacres de légionnaires).\*)

Le jour où tous les dossiers seront ouverts, le jour où ceux qui étaient alors un poste de commande pourront ou voudront parler, on apprendra — pour ma part j'en suis persuadé — que l'assassinat de Codreano fut à l'histoire de l'Europe ce que celui de Calvo Sotello fut à celle de l'Espagne ;

Après l'assassinat de Codreano et l'action d'extermination du Mouvement légionnaire, avec les garanties de la Grande-Bretagne distribuées et acceptées, aussi bien à Varsovie qu'à Bucarest, ces ambiguïtés, rassurantes pour l'Allemagne, avaient tout à coup disparues. L'unanimité d'opinion s'était faite en Pologne — moins le colonel Slawek il est vrai —, l'opposition aux vues du Souverain et de son Gouvernement avait été étouffée dans le sang en Roumanie ; plus aucune divergence ne subsistait entre Bucarest et Varsovie. Le vide politique et militaire existant jusque là était comblé. L'ENCERCLEMENT ETAIT DEVENU POUR L'ALLEMAGNE, POUR LA PREMIERE FOIS, UNE REALITE IMMEDIATE.

C'est cette réalité qui la força, nous l'avons vu, à l'artifice de l'entente germano-soviétique ;

\*) Le Mouvement Légionnaire a payé de plus de 60.000 années de prison, de plus de 1000 cadavres (assassinats à l'étouffée dans les cachots ou massacres en masse) — sans compter les tortures dans les prisons, l'exil, la confiscation des fortunes, l'interdiction de tout emploi d'état ou privé pour ses membres, les campagnes de calomnie les plus infâmes et tous les autres moyens de persécution imaginables — l'honneur d'avoir été en Roumanie pendant près d'un quart de siècle le champion indomptable du Monde Occidental dans sa lutte contre la Bête-Sans-Nom.

## INTRODUCTION

« Ce sera notre affaire d'organiser le blocus moral et économique de l'Allemagne... et ce sera finalement notre affaire aussi de déchaîner contre elle une guerre sans merci. »

Bernard LIPSCHITZ-LECACHE  
(Le Droit de Vivre. 18, XI, 1938).



« Vous ne vous êtes pas encore rendu compte le moins du monde de toute l'étendue du tort qui nous est imputable. Nous sommes des intrus. Nous sommes des destructeurs. Nous sommes des révolutionnaires. Nous nous sommes emparés de vos biens propres, de vos idéaux, de votre destin. Nous les avons foulés aux pieds. C'est nous qui avons été la cause première non seulement de la dernière guerre, mais de presque toutes vos guerres. Nous n'avons pas seulement été les auteurs de la révolution russe mais aussi les instigateurs de presque toutes les grandes révolutions de votre histoire. Nous avons apporté la désunion et le désordre dans votre vie privée et dans votre vie publique. Nous le faisons encore aujourd'hui. Personne ne peut dire combien de temps nous continuerons à agir de la sorte. »

Marcus Elie RAVAGE  
(Century Magazine, janv. 1928).

4

*« Les Juifs sont tous d'accord que la chute des Soviets en Russie et la prise du pouvoir par un autre parti représenterait le plus grand désastre imaginable pour le monde juif. »*

(« Jewish World », 29 Juin, 1922).

L'étude des responsabilités relatives au conflit dans lequel le Monde fut jeté en septembre 1939 se heurte, pour le chercheur objectif à une difficulté capitale. Ceux que les faits semblent indiquer pour responsables, les états, les gouvernements qui paraissent avoir poussé de propos délibérés à une nouvelle guerre générale — vingt ans après la fin de la dernière — sont ceux justement qui ne pouvaient y trouver de profit, ceux qui avaient tout à perdre et rien à gagner à la catastrophe qu'ils déchaînaient.

Si le chercheur porte sa pensée en arrière, au delà des origines immédiates du conflit et examine toute la politique de l'après-guerre, plus spécialement celle qui suit l'arrivée du National-Socialisme au pouvoir, il constate avec le même étonnement, que, pour un certain groupe de puissances, cette politique, dans ses traits essentiels du moins, est frappée d'un signe analogue et tout aussi déconcertant : ces puissances ont presque continuellement agi au détriment de leurs intérêts les plus élémentaires.

Depuis la Grande-Bretagne rompant en 1920 son alliance avec le Japon, sauvegarde sans pareille et, à cette époque, seule possible de son immense empire, depuis la Grande-Bretagne et la France rejetant le Pacte à Quatre et renonçant finalement à équilibrer pacifiquement le Continent, et même le monde, pour les beaux yeux d'un potentat négroïde, flambeur d'hommes, jusqu'à l'attitude prise par

5



ces deux puissances et les États-Unis dans le conflit espagnol et au blanc-seing accordé *in extremis* à la Pologne, tout, ou presque tout, semble inexplicable ou ne pouvoir s'expliquer que par d'autres considérations que celles auxquelles nous avions habitués les recherches relatives aux autres périodes de l'histoire.

En effet:

Représentons nous à nouveau la France, après avoir par sa politique d'alliance danubienne, balkanique et soviétique, supprimé presque toute possibilité de réconciliation avec l'Allemagne, se créant à plaisir, par le rejet de la proposition Laval-Hoare, deux frontières militaires de plus — les Alpes et la Tunisie — et peu de temps après, s'en créant de nouveau deux autres — les Pyrénées et le Maroc — pour la satisfaction d'un goût douteux d'avoir assisté de ses moyens et de son prestige, avant leur effacement final, les égorgés et les nécromants de Madrid et de Barcelonne.

Le problème de l'existence de l'état Tchéco-Slovaque n'admettait, de toute évidence, qu'une solution: amitié et coopération avec l'Allemagne. Pourquoi M. Benès prit-il le contrepied de cette évidence et transformait-il son pays en un vaisseau porte-avion, en un bastion bétonné des ennemis du Reich au cœur même du monde germanique? Pourquoi se mit-il en plus emphatiquement au premier rang des ennemis de l'Italie dès que l'affaire d'Abyssinie lui en offrit l'occasion? Pourquoi aggravait-il encore le cas de son pays par ses envois massifs d'armes et de munitions à l'Espagne Rouge et par ses souhaits retentissants de victoire à M. Negrin? — Le résultat de cette politique de suicide était pourtant facile à prévoir. En décembre 1936 le Comte Ciano me disait déjà: « Je crains fort qu'en se joignant au Pacte Franco-Soviétique la Tchécoslovaquie n'ait signé son arrêt de mort. » Peu de temps auparavant le Duce faisant au publiciste français Valéry-Radot la prédiction suivante: « Vous vous reveillerez un beau matin

et vous apprendrez que la Tchécoslovaquie a volé en éclat. »

Qu'on se souvienne aussi des vociférations assourdissantes de la presse américaine, vociférations qui répondaient du reste exactement aux sentiments affichés par le gouvernement de Mr. Roosevelt, lorsque M. M. Daladier et Chamberlain revinrent de Munich sans avoir encore déclaré la guerre à l'Allemagne. Il fallait cette guerre tout de suite aux descendants de Franklin et de Washington, au pays de Monroe. Pourquoi?

★

Est-ce à dire que la ligne générale de la politique de ce groupe d'états ait été privée de toute logique, dépourvue de boussole? Est-ce au gré du hasard ou de la maladresse que les directives étaient données et les décisions prises? Est-ce à la simple incompetence qu'étaient dues les lésions presque constantes des intérêts nationaux?

Non! Aussi déconcertante que soit la politique d'après-guerre des puissances de Genève — parmi lesquelles il faut bien, au bout du compte, englober les États-Unis — elle ne paraît à l'étude nullement manquer de cohérence. *Un dessein fermé et constant apparaît* dès qu'on renonce à ne le chercher que dans le jeu des intérêts nationaux normaux, des intérêts pour ainsi dire légitimes. Ce dessein, de plus en plus précis et qui fini par vaincre toutes les résistances — car il y en a eu de fortes et de nombreuses — semble dominer la politique de ces puissances tout en n'appartenant pourtant spécifiquement au domaine d'intérêts propres — nationaux, militaires ou économiques — d'aucune d'entre elles. Il s'ébauche à l'oeil du chercheur dès l'apparition de la Russie Judéo-Soviétique. Il prend soudain corps et relief à l'établissement de l'Etat National-Socialiste, antisémite et anticomuniste, et finit par oblitérer tous les intérêts nationaux propres lorsqu'un conflit entre ces deux puissances apparaît inévitable.



En voici, en termes politiques normaux, la description sous *ses trois manifestations successives*. — Il est, d'ailleurs, pour lui une autre définition qui nous sera pour ainsi dire imposée par l'examen des prophéties, aujourd'hui à moitié réalisées, de l'implacable Spengler — :

1) Au début de l'ère genevoise. — Rien ne doit troubler l'établissement, la stabilisation et le développement politique, économique et militaire de l'Etat Soviétique.

2) A mesure que l'Allemagne reprenait sa place parmi les puissances militaires européennes. — Une guerre qui éclaterait en Europe ne devait à aucun prix être dirigée contre l'Union Soviétique. Ce n'était pas entre le Monde Occidental et le communisme que le conflit éventuel devait se produire, c'était à l'intérieur de ce monde. L'orientation de l'Allemagne devait être renversée. C'était vers l'ouest, contre la France avant tout, que l'Allemagne devait user ses nouvelles forces.

3) Finalement, lorsque les deux premiers pas de l'Allemagne vers son destin oriental furent accomplis (Autriche, Tchécoslovaquie), *le dessein prend sa forme aigüe et pour ainsi dire désespérée*. — Il fallait que le conflit éclate. Il fallait au plus vite immobiliser, user les forces du National-Socialisme, provoquer sans retard l'orage germanique pour le forcer à s'abattre dans la direction souhaitée, sur les puissances de Genève auxquelles la Pologne, reniant la politique du Maréchal, prête au nouveau suicide, avait consenti à se joindre.

★

Un dessein politique n'est évidemment pas une chose en soi et il est impossible d'en concevoir sans imaginer en même temps la personne, le groupe, l'unité nationale, confessionnelle ou économique qui le porte et qui en poursuit l'exécution. Nous ne le contestons pas. Ce que nous essayerons de montrer, c'est qu'en ce qui regarde *les porteurs du dessein de guerre, réalisé en septembre 1939*, il est in-

utile de les chercher parmi les hommes d'états et les gouvernements des puissances rivales, en tant que représentant les intérêts de leur pays ; on ne les trouverait pas.

Aucun gouvernement, aucun homme d'état ne pouvait, après l'expérience de la Grande-Guerre, espérer trouver un avantage quelconque pour son pays au bout de l'effrayant dédale, des indénombrables années de souffrances, de bouleversements et de destructions où la nouvelle guerre mondiale les engageait. A l'atroce océan « de larmes, de sueur et de sang » il n'était de rivage que d'inconnus et de terribles... pour ceux qui pouvaient espérer encore en émerger.

Les Forces qui ont précipité le monde de la civilisation occidentale en septembre 1939 vers, peut-être, une irrémédiable catastrophe, furent avant tout des forces *d'intentionnelle destruction*.

Ce furent ces Forces et non les intérêts de leur pays que servirent — consciemment ou inconsciemment, de gaité de cœur ou la mort dans l'âme, cyniquement ou trouvant les sophismes nécessaires à l'apaisement de leur conscience — les hommes d'état qui prirent prétexte d'un Dantzig bien vite oublié pour faire accepter à leur peuples la mêlée sanglante et imbecile.



#### IV

« Nous pouvons sans hésitation affirmer que la Grande Révolution Russe a été réalisée par des mains juives... Ce fut nous et seulement nous qui avons conduit le Prolétariat russe vers l'aurore internationale et aujourd'hui encore la cause du bolchévisme reste dans nos fortes mains... Le symbole du Judaïsme, l'étoile à cinq branches, l'étoile du Sionisme est maintenant adoptée par le Bolchevisme... et c'est en ce signe que la bourgeoisie sera exterminée. »

M. COHAN

(« Le Communiste », Kharkof,  
12 avril 1919).

Ce Dessein qui se manifeste dès 1918, aussi bien dans les secours occultes de la finance judéo-américaine que dans l'attitude officielle des Etats-Unis et de leur Président à l'égard des Soviets, évolue obligatoirement de sa forme initiale (soutien et affermissement de la Révolution Judéo-Soviétique) vers celle qui triomphera en septembre 1939 (guerre aux ennemis de cette révolution) à mesure qu'un irrésistible mouvement antisémite, celui des Révolutions Nationales, menace de ruiner, pour de longs siècles peut-être, toutes les perspectives du Monde Juif.

Il serait vain de prétendre que depuis 1918 jusqu'à aujourd'hui ce Dessein a pu, dans toutes circonstances, dans tout pays, faire son jeu sans obstacles, sans éclipse ni recul. Au contraire les résistances et les réactions ont été fortes et nombreuses mais, pour ce qui est d'un certain groupe de puissances du moins, le bilan de la lutte s'est soldé, finalement, toujours dans le même sens : celui qui nous a amené au conflit général. Et l'on doit reconnaître que

la guerre entre les puissances occidentales a été provoquée et voulue dans la mesure dans laquelle le monde juif et son annexe le monde maçonnique ont pu peser sur les décisions des puissances en question et celles de leurs hommes d'état.



## CHAPITRE 2

### LE RÊVE DE CHURCHILL

« — Vous battriez-vous pour votre Roi et pour l'Empire britannique ?

— Non !

— Vous battriez-vous pour le triomphe de l'idéal communiste ?

— Oui ! »

*(Réponse des 75% de la jeunesse universitaire d'OXFORD aux questions qui lui furent posées au cours d'une enquête publique en 1934).*

12

« Le Peuple de Dieu coopère avec les athéistes, les accumulateurs de propriété les plus ardents se lient avec les communistes ; la race à part et choisie marche la main dans la main avec l'écume des classes inférieures de l'Europe. Et tout cela parce que les Juifs veulent détruire cette Chrétienté qui leur doit jusqu'à son nom... »

DISRAELI

(Vie de Lord Bentinck, 1852).

« Grâce à l'extermination totale de la classe dirigeante actuelle, notre victoire rencontrera dans l'Europe entière aussi peu d'obstacles qu'elle le fit en Russie. Notre pouvoir ne connaît ni liberté ni justice. Il est délibérément établi sur la destruction de la volonté individuelle et sur l'assugétissement complet aussi bien de l'appareil de la production que de celui de la consommation. C'EST NOUS QUI SOMMES LES MAITRES ! Nous avons une mission d'opresseur. L'insensibilité absolue est notre devoir. Dans l'accomplissement de ce devoir la plus grande cruauté est un mérite. »

LENIN

(Oeuvres Complètes. — Tâches Immédiates du Pouvoir Soviétique).

13



I

« De Russie et d'Espagne nous vient une spiritualité nouvelle. »

Cosmo LANG  
(Archevêque de Canterbury).

S'il est un homme politique en Europe qui dès l'apparition de la Russie Soviétique ait saisi avec toute l'angoisse du raisonnement et du pressentiment la signification de cet événement pour l'histoire du monde, c'est — justice doit lui en être rendue — : Mr. Churchill. Il avait compris de suite la nécessité de détruire le mal avant qu'il ne s'installa définitivement dans l'organisme humain et nous a fait le récit de ses efforts au sein du Conseil des Cinq pour combattre et abattre, alors qu'il en était temps encore, la « BÊTE-SANS-NOM », ainsi qu'il l'appelle lui-même.

Il fut cependant donné à Mr. Churchill, en tant que membre du cabinet de Mr. Lloyd George, d'adhérer à l'implacable décision d'interdire que la famille impériale russe fut soustraite à son terrible destin, de l'envoyer de fait délibérément au massacre.

Il lui revint de même, en tant que ministre de la guerre dans ce même cabinet, de donner le signal de la retraite de Russie à toutes les troupes anglaises et alliées, signal qui consacrait définitivement l'existence de ce monde soviétique qu'il avait voulu détruire.

Il lui revint encore, en tant que ministre allié, non seulement d'abandonner le plus vaillant champion de cette lutte qu'il avait un instant faite sienne, mais d'admettre, sans autre qu'une protestation posthume et purement littéraire, que ce champion, que *l'Amiral Koltchak*, fut vendu, livré à l'ennemi commun, à la Bête-Sans-Nom, par les généraux alliés ses camarades.

A lire les émouvants souvenirs du professeur Gillard nous apprenons peut-être pire pour la conscience de cet homme d'Etat conservateur, imbu sans aucun doute des meilleures traditions d'une race de seigneurs chrétiens et de soldats. Lorsque, suivant la retraite des armées alliées de Sibérie, le fidèle et loyal serviteur des infortunés souverains, bravant vingt fois la mort, parvint jusqu'aux troupes britanniques et qu'il se présenta à leur général pour lui confier la valise où gisaient les humbles restes des Romanoff, ossements épars et calcinés, c'est toujours Mr. Churchill qui fut obligé de donner l'ordre, transmis télégraphiquement à ce militaire par le Gouvernement dont il faisait partie, de refuser aux Souverains assassinés cette tardive et peu compromettante protection.

Il serait trop long de citer toutes les pages des souvenirs de Mr. Churchill relatives aux résistances, aux tergiversations, aux obstacles qui furent opposés à l'exécution de ses intentions et qui finalement les firent échouer ; voici du moins quelques unes de celles qui se rapportent à la fin de ce drame décisif.



## II

« Des centaines d'agitateurs qui étaient venus là des quartiers Est de New-York se trouvaient dans la suite de Trotzki-Bronstein.

*C'étaient des Juifs, de purs Juifs. Je ne veux rien dire contre les Juifs. Je n'ai aucune sympathie pour l'antisémitisme et n'en aurai jamais... Mais j'ai la ferme conviction que cette affaire était une affaire juive et que l'une de ses principales sources doit être cherchée à New-York dans les quartiers de l'Est.»*

*Dr. George A. SIMONS,  
Pasteur de la communauté américaine  
à Pétersbourg.*

*(Déposition devant la Commission  
d'Enquête du Sénat américain).*

« Une apparition différente de tout ce qui avait été vu sur terre jusqu'alors avait pris la place de la Russie... Nous avions devant nous un État sans nation, une armée sans patrie, une religion sans Dieu. Ce Gouvernement qui prétendait être la Russie était né de la révolution et était nourri par la terreur... Il avait déclaré qu'entre lui et toute société aucune bonne foi dans les affaires publiques ou privées ne pouvait exister, aucun engagement n'avait à être respecté... C'est ainsi qu'il n'y eut plus de Russie mais seulement un abîme qui persiste encore dans les affaires humaines. »

« Pour Lénin massacrer des millions, proscrire des classes entières, allumer la guerre civile, dans tous les pays, détruire le bien-être de nations entières étaient de sublimes abstractions... Voici quelques chiffres. Pour les deux premières années du régime soviétique seulement, ont été massacrés :

28 évêques, 1.219 prêtres, 6.000 professeurs et instituteurs, 9.000 médecins, 12.950 propriétaires, 54.000 officiers, 70.000 fonctionnaires administratifs, 193.290 ouvriers, 260.000 soldats, 355.250 intellectuels et gens de profession libérale, 815.000 paysans. »

\* 16

« Celui d'entre nous qui n'est pas un châtré d'âme et d'esprit, celui d'entre nous qui n'est pas complètement impuissant à haïr, partagera notre exécration des non-Juifs. Je ne suis pas autorisé à parler au nom de la communauté des Juifs ; peut-être ne leurs ais-je jamais dit un mot à ce sujet. Cette restriction n'est cependant que purement juridique : je ne suis, en réalité, de rien aussi convaincu que si il y a quelque chose qui uni tous les Juifs du monde entier, c'est cette haine, grande et sublime. »

Rabbin Cheskel Zwi KLÖTZEL

(dans le JANUS, no. 2, 1912—1913,  
cité par Siegfried PASSARGE : « Das  
Judentum als Problem », Munich, 1919).

17



### III

« Un Non-Juif qui tuera un Non-Juif sera puni et un Non-Juif qui tuera un Juif sera puni mais un Juif qui tuera un Non-Juif ne le sera pas. »

TALMUD BALBI  
(Sunhedrin VII, folio 5).

Herschel Grunspann est un juif de 18 ans, sujet polonais, fils de Sendel Grunspann et de Rifka Silberberg. Il est pour la seconde fois en France, après un passage clandestin des frontières, et habile chez des parents. Il fréquente des locaux comme le « Tout va bien » ou « l'Eldorado » où l'agitation politique et l'homosexualité groupent la jeunesse israélite émigrée de Pologne et d'Allemagne. Il est en plus membre du club dit sportif « l'Aurore », qui n'est qu'une des nombreuses succursales de la LICA, (président : M. Bernard Lipschitz-Lecache), club qui joua un rôle important lors du recrutement des brigades internationales pour l'Espagne rouge.

La veille du crime, Herschel avait visité les bureaux de « l'Aurore » et, selon toute probabilité, aussi ceux de la LICA. Le 7 novembre au matin il fait chez l'armurier Carpe l'acquisition d'une arme automatique. A 9 h. ½ il est à l'Ambassade d'Allemagne et demande à causer avec n'importe quel fonctionnaire pour lui remettre, dit-il un document important. Introduit auprès du Conseiller de l'ambassade, le jeune Ernst von Rath, Grunspann l'abat de cinq coups de pistolet.

A l'interrogatoire, il déclare avoir voulu venger ses parents persécutés par les nazis. L'instruction prouve sans contestation possible : 1) que les parents de Grunspann n'avaient jamais été persécutés par les autorités alleman-

des 2) que sa tante Kula Silberberg, malade, avait même reçu des bureaux de l'assistance sociale, sous le régime national-socialiste, 2731 Marks de subsides 3) que son père Sendel avait reçu, au même chef, 1730 Marks 4) que Herschel était non seulement un fils négligent mais même un mauvais fils 5) que d'aucune façon ni l'Ambassade d'Allemagne ni M. von Rath lui-même ne pouvaient, en l'esprit de Grunspann, être associés à la situation précaire de ses parents, l'assassin ne s'étant jamais adressé aux bureaux consulaires ou diplomatiques allemands ; ce qu'il aurait très bien pu faire, soit pour avoir des nouvelles des siens, soit pour leur transmettre des subsides, soit pour négocier son retour en Allemagne ou leur voyage à Paris.

Voici de quels commentaires révélateurs accompagne M. de Monzie, homme de gauche notoire, alors membre du Gouvernement français, la mention qu'il fait dans ses souvenirs du meurtre de l'infortuné von Rath.

« 8 novembre 1938 — Un Jeune israélite polonais, Grunspann a blessé mortellement le Conseiller de l'Ambassade d'Allemagne. Comme l'accord franco-allemand est acquis d'hier, la coïncidence de cet accord et de ce crime donne à croire qu'il y a lien de cause à effet entre l'acte diplomatique et l'acte criminel. Peut-être faut-il écarter l'hypothèse d'une complicité politique... mais comme résultat de ce crime tout est remis en question de ce qui semblait la prélude d'un rapprochement franco-allemand. On va défendre le petit juif assassin, on se battra pour le défendre après s'être cotisé pour assurer sa défense. Pamphlets, meetings, — la sensibilité française et ouvrière va aggraver cet assassinat, dangereux pour nous, aussi dangereux pour le judaïsme, car il associe le prolétariat juif aux activités guerrières du capitalisme juif. »

Même lorsqu'il ne s'agit point, comme en Russie Soviétique ou dans la Hongrie de Bella Kuhn, de fabuleuses hécatombes, les crimes des juifs bénéficient partout, on le sait, d'une atmosphère d'indulgence toute spéciale. C'est comme si la Chrétienté elle-même s'était ralliée à la casuistique pénale du Talmud Balbi. Je n'en veux citer que deux exemples pris au hasard.



Le juif Otto Adler, l'assassin du Premier Ministre autrichien Sturgh, fut pendant près d'un quart de siècle, le membre le plus choyé de toutes les réunions socialistes internationales. Un juif encore avait assassiné Hugh Long, Gouverneur de la Louisiane, le « Mussolini américain » — le politicien le plus populaire des États-Unis, un des seuls qui dans son pays avait pour son malheur compris la question juive et le seul concurrent sérieux éventuel à des élections présidentielles ; ce Juif ayant été exécuté *stante pede* par les gardes du corps de la victime, le Président Roosevelt consacra, dans le télégramme de condoléances envoyé au Vice-Gouverneur de l'État, une mention de regrets toute spéciale à la mémoire du meurtrier.

Dans le cas de M. von Rath, Mr. Roosevelt n'eut pas à envoyer de condoléances protocolaires. Il n'eut donc pas l'occasion d'y ajouter quelques mots cimables pour le jeune Herschel mais l'Amérique de Roosevelt se mit elle toute entière en mouvement. La presse presque unanimement, fêta le jeune « héros ». Des réunions publiques furent organisées depuis la Californie jusqu'à New-York. Les collectes se multiplièrent et des dizaines de milliers de Dollars furent envoyés en France pour assurer la défense de l'assassin. Optimiste, presque enthousiaste, le *New-York Times* du 5 décembre rassure ainsi ses lecteurs : « Plus de 30.000 Dollars rassemblés par Dorothy Thompson ont été mis à la disposition de Herschel. Sa cellule à Paris est devenue la Mecque des meilleurs avocats de Cour d'assises. Le Corse, de Morro-Giafferi, le meilleur avocat de France, a déclaré qu'il était prêt à prendre la défense de cet enfant *pour des raisons internationales et humaines*. Henry Torrès et six autres avocats se sont aussi joints au groupe des défenseurs. A Paris il est indiqué que non seulement Grunspann ne sera pas guillotiné mais qu'il ne sera même pas condamné aux travaux forcés. » Le *New-York Herald* annonce en des termes analogues le résultat de nombreuses autres collectes.

20

Non seulement on se battit pour défendre l'assassin, non seulement pamphlets et meetings « aggravèrent l'assassinat » comme l'avait prévu M. de Monzie, mais des hommes d'État s'emparèrent de l'occasion et l'utilisèrent dans toute la mesure où il la jugèrent propice à leur politique.

Alors que le gouvernement du diplomate assassiné, en sacrifice loyal et intelligent aux promesses d'apaisement qui avaient été faites au monde à Munich, s'abstint de toute spéculation sur le sang innocent qui venait d'être versé, ce furent chose stupéfiante les hommes d'État des pays qui hébergeaient ou protégeaient l'assassin, ses coréligionnaires, ses amis politiques et, à n'en pas douter, ses inspireurs qui par leurs discours et leurs actions entretenirent et fixèrent l'atmosphère d'agitation et d'incendie que l'assassinat avait provoquée.

Avec la précision maniaque du pyromane, qui sera maintes fois encore illustrée par la suite, Mr. Roosevelt choisit ce moment et le prétexte de certaines représailles contre les juifs d'Allemagne — un prétexte juif, rappelons-le — pour rappeler *définitivement* son ambassadeur de Berlin. Il procédait ainsi, de fait, sans aucune provocation, à la première rupture des relations diplomatiques entre deux groupes de puissances qui avaient été, qui étaient encore tout près de recourir aux armes, augmentant donc les probabilités de ce recours de toute l'influence et de tout l'encouragement que les États-Unis pouvaient à cette époque et depuis exercer sur l'un de ces deux groupes, — *donnant en somme le signal de la guerre qui venait*.

En France, en Belgique, en Angleterre, aux États-Unis, en Hollande, les défenseurs de Grunspann passèrent bien vite — sous de pareils encouragements — du panégyrique de l'assassin à la menace, aux menaces ouvertes de mort contre les chefs des États totalitaires ou leurs ministres. La justice n'intervint que dans quelques rares occasions et avec une extrême indulgence. Une orgie d'injures, un torrent d'invectives furent déchaînés contre les puissances

21



de l'Axe, en une campagne bien calculée dont le diapason ne cessat de monter jusqu'à la rupture finale et à la guerre.

Oui, tout avait été remis en question et Grunspann avait tiré juste.

## CHAPITRE 5

### LA ROUTE DE PRAGUE

*« Plus d'esprit de capitulation ! Le sort des Juifs du monde entier dépend de l'issue de cette lutte contre le Facisme. Nul ne peut plus nier que les Juifs en soient devenus l'enjeu. »*

*Bernard LIPSCHITZ-LECACHE  
(« Le Droit de Vivre », novembre 1938).*

*« Il peut donc arriver que ces trois fils d'Israël — Belisha, Blum, Litvinof — ces trois représentants de notre race créent la combinaison qui enverra le Dictateur Nazi, le grand ennemi des Juifs, dans cet enfer auquel il a voulu condamner les nôtres.*

*Et, quand la fumée des batailles se sera dissipée, que les trompettes se seront tues et que les balles auront cessé de siffler, alors on peut se représenter le tableau\*) ... les trois Juifs entonneront en chœur un Requiem qui rappellera d'une façon surprenante la Marseillaise, God Save the King et l'Internationale et qui se terminera par l'étourdissant chant final, fier, guerrier et belliqueux : Elie ! Elie ! Nous sommes vainqueurs ! »*

*« The American Hebrew »  
Juin 1938.*

\*) Personne ne s'étonnera évidemment que ces trois sages de Sion attendent le moment où les balles auront cessé de siffler pour pratiquer leur solfège.



« La chute finale du Christianisme me paraît de plus en plus évidente. Voilà assez longtemps que cette idée vermoulue se maintient. J'appelle le Christianisme une idée mais de quelle espèce ! Il y a des systèmes d'idées corrompues, qui font leur nid dans les fissures du vieux monde comme les punaises dans le matelas d'un Juif polonais. Si l'on vient à écraser une de ces idées punaises, elle laisse une odeur infecte qui dure des milliers d'années. C'est le cas du Christianisme, écrasé depuis plus de dix-huit cents ans, et qui, depuis ce temps, n'a cessé d'empester l'air que nous respirons, pauvres Juifs. »

(Ecrits juifs, 1926).  
Henri HEINE

## II

« La Franc-Maçonnerie est une institution juive, dont l'histoire, les grades, les symboles, les mots de passe, sont juifs du commencement à la fin. »

« Israelite of America »,  
3 août 1866.

« La Franc-Maçonnerie est née d'Israël. »

« Jewish Tribune »,  
29 octobre 1925.

« L'Angleterre combat pour nous, pour la cause juive et dans cette lutte elle est appuyée par les francs-maçons du monde entier. »

« Jewish Chronicle »,  
octobre 1940.

« Sur les 670.000 francs-maçons d'Europe 475.000 sont en Angleterre. Sur les 4,5 millions de francs-maçons du monde 3,5 sont en Amérique. »

Statistiques maçonniques.

Ce n'était pas en Angleterre seulement que la campagne d'excitation à la haine et à la guerre allait de pair avec l'action de réarmement à outrance. Le même phénomène s'observait en France et aux Etats-Unis et, qui plus est, chaque jour apportait de nouvelles preuves que cette préparation était concertée entre les trois capitales.

Les missions militaires se succédaient entre Paris et Londres. Elles avaient ouvertement comme principales préoccupations, d'un côté l'organisation du Corps Expéditionnaire britannique, de l'autre, la réorganisation et le renforcement de l'aviation française.

24

25



CHAPITRE 6

L'ASSASSINAT RETOUR DE LONDRES

*« Il ne s'agit pas de ma vie, je l'ai depuis longtemps sacrifiée. Il s'agit de l'existence et de l'honneur de ce pays ! »*

CODREANO  
(À ses juges).

*« Chaque fois que dans la Loi il est parlé de mort tu choisira la strangulation... non point qu'elle soit plus facile mais parceque lorsque la Loi parle de mort, sans autres spécifications, c'est la strangulation qu'elle prescrit. »*

TALMUD BALBI  
(Synhedrin VII, Fol. 52 b, 53 a,  
Traduction allemande de  
Lazarus Goldschmidt, p. 225).

26

*« Le jour ou le Juif a occupé une fonction civile, l'État chrétien a été en peril. Cela est exact, et les antisémites qui disent que les Juifs ont détruit la notion d'État pourraient plus justement dire que l'entrée des Juifs dans la société a symbolisé la destruction de l'État... »*

Bernard LAZARE  
(« L'Antisemitisme son Histoire et  
ses Causes ».)

27



I

« Ce n'est pas seulement Codreano et ses treize camarades — me dit mon interlocuteur — c'est déjà une bonne centaine de légionnaires que nous avons exécutés très pacifiquement dans les prisons...

... Avant de juger le roi Carol et M. Armand Calinesco il faut se rendre compte que ce sont nos intérêts aussi bien que ceux de leur pays qu'ils défendaient contre la Garde de Fer. »

Jean et Jérôme THARRAUD  
(Paris-Soir).

Bucarest, 7 mars 1936!

Les troupes du Reich viennent d'occuper la Rhénanie. Le Président du Conseil français a déclaré qu'il ne négocierait pas avec Strasbourg sous la menace des canons allemands. Les journaux se hérissent d'inquiétantes manchettes et d'étranges rumeurs circulent.

N. N., diplomate roumain est réveillé vers les minuits par M. Arziciewski, le ministre de Pologne à Bucarest. Il vient lui mettre sous les yeux un document que les services de son attaché militaire lui ont probablement procuré. C'est un ordre aux chemins de fer du Royaume dont la signification ne peut faire aucun doute : les lignes de Moldavie et de Bukovine sont mises dès cette nuit à la disposition des transports éventuels soviétiques vers la Tchécoslovaquie.

N. N. est plus consterné que son ami, le diplomate étranger. Si la guerre éclate et qu'elle trouve la Roumanie du côté des Soviets, c'est la fin de son pays. Vaincu il est démembré par l'Allemagne et l'Italie au profit des pays voisins, leurs alliés ou restés neutres ; vainqueur, il disparaît dans le triomphe du Bolchevisme.

Les journaux du matin paraissent moins alarmants. Il y a toutefois, deux mesures à prendre : ébruiter le plus possible les intentions du Gouvernement pour créer une réaction d'opinion qui pourra de toute façon servir une prochaine fois — empêcher à tout prix que ces intentions ne se réalisent, si le conflit armé doit tout de même éclater sur le Rhin.

Pour le premier point de son programme N. N. s'adresse à Mr. Georges Brătianu qui, député, fera dans les Chambres, le jour même, une violente et courageuse interpellation. Pour le second, il n'y avait qu'une voie à suivre, N. N. le savait très bien ; la Garde de Fer !

Des patron-minet, N. N. était chez le général Cantacuzène, l'ami et le bras droit de Codreano, et lui expliquait la situation. Si les convois soviétiques passaient librement à travers le territoire roumain, ainsi qu'en avait décidé le Roi et son gouvernement, la Roumanie devenait, sans grand retard, par une évolution inévitable de son état de neutralité bienveillante, l'alliée formelle ou de fait des Soviets. De toute façon les puissances de l'Axe la considéreraient comme leur ennemi. Que la guerre commence pour elle sous ses auspices et c'était à coup sur la fin de la Roumanie, engloutie ou démembrée selon qu'elle et ses alliés étaient victorieux ou vaincus. Il fallait empêcher cela ; seule la Garde pouvait le faire !

Deux heures après, Codreano accompagné du général était chez N. N. Comment rendre l'impression que lui fit l'homme qu'il n'avait jamais vu jusque là ? Oui, c'était bien le Héros aussi bien dans le sens historique que légendaire du terme. Prudence et intrepidité, rêve et empirisme, force et beauté physique d'un dieu payen, clareté et pureté d'évangile ; et pardessus tout, en quintessence, de son front de marbre, de son ardent regard cette exhalation, si rassurante en cette heure d'angoisse, de la terre, de l'âme et du passé roumain !

Codreano voyait la situation exactement comme N. N.



l'avait fait. A aucun prix les Soviets ne devaient entrer en ami sur le territoire du pays. Le premier convoi soviétique, quelqu'il fut, — il s'agissait pour commencer, d'après les renseignements reçues, des trains et du personnel terrestre de l'aviation rouge — serait attaqué et son escorte anéantie. La Garde de Fer poursuivrait la lutte aveuglément ; les dispositions à ces fins seront immédiatement prises.

Ce ne fut pas la guerre, parce que la Grande-Bretagne n'était pas prête et que les Etats-Unis étaient encore autre part — parce que la Pologne suivait encore la politique de Pilsudski. Ce ne fut pas la guerre parce que le dispositif des Forces Occultes était à peine ébauché et qu'elles avaient commis la faute de donner l'alarme de l'alliance franco-soviétique avant que cette alliance ait une signification pratique. Mais en Roumanie les représentants des dites forces avaient pris connaissance du fait que la Légion de tout son nombre, de tout son héroïsme et son esprit de sacrifice se plaçait désormais en travers de leurs projets de politique extérieure. Ils avaient compris que l'exécution de ces projets impliquait une œuvre préalable : la suppression de Codreano et l'extermination de son mouvement.

Toutes les manifestations légionnaires qui suivirent : lettre ouverte au Roi, participation des chefs légionnaires aux combats en Espagne, manifestation de masse au retour des dépouilles de ceux qui y étaient tombés, déclarations publiques de Codreano, *les confirmèrent dans cette certitude et cette détermination.*

30

## II

*« Ni les poursuites contre le Mouvement national-socialiste et contre ses chefs, ni les blasphèmes, ni les calomnies ne servirent à quoi que se soit. La justesse de ses idées, la pureté de ses buts, l'esprit de sacrifice de ses membres l'ont fait surgir de toutes les persécutions plus fort qu'il ne l'avait jamais été. »*

HITLER  
(*Mein Kampf*).

29 décembre 1938!

Nuit de la Saint-André, nuit tragique, nuit funéraire. C'est celle où, dans le *folklore* roumain, les dalles se soulèvent, les tombeaux et les suaires s'entrouvrent et les revenants prennent leur vol désolé.

Dans sa prison de Rimnic — où il purge une peine de 20 ans de travaux forcés à laquelle l'avait condamné une sentence judiciaire qui suffirait à elle toute seule pour identifier les forces dont il était la victime — Codreano est réveillé et tiré de sa cellule. Il avait appris la veille le retour du Roi Charles de son voyage à Londres mais aussi son étape en Allemagne, ses visites chez le Führer et chez le Maréchal Göring. Un revirement se préparait-il dans la politique extérieure du Souverain, s'était-il sûrement demandé, revirement qui aurait été le signal de temps nouveaux pour son pays, pour le Mouvement Légionnaire et pour lui ?

La nocturne visitation lui enlève immédiatement toute illusion. « Nous venons vous transporter dans une autre prison, lui disent ses bourreaux » — « Vous venez me transporter dans un autre monde » leur répond-t-il en souriant.

Dans la cour de la prison il trouve 13 de ses camarades, les chaînes aux pieds comme lui; comme à eux on lui lie

31



les mains derrière le dos. Pour le reste, les ordres de Sa Majesté le Roi Charles et de son vice-Président du Conseil, M. Armand Calinesco, les ordres du Kahal endossés par le Patriarche et tout son gouvernement, furent exécutés à la lettre.

Et voici comment :

Les 14 légionnaires furent entassés dans deux autobus, ficelés à leur siège, chacun avec un gendarme derrière lui. Dans chaque voiture, en plus, un officier supérieur et les chauffeurs. Chaque gendarme était muni d'un bout de corde. Le convoi se mit en marche, direction Bucarest.

Arrêt peu avant les abords de la ville. Sur un signal donné par les officiers — un briquet allumé par eux dans chaque voiture — les gendarmes se précipitent sur les légionnaires, leur jettent la corde autour du cou, et le genou entre les épaules tirent tant qu'ils peuvent. Les choses ne se passent pas sans lutte de la part des victimes, sans hésitation et maladresse de la part des bourreaux, sans vociférations de la part des officiers de Sa Majesté.

Le travail fait, les voitures changent de direction et s'engouffrent sous les portées de la prison-forteresse de Jilava où des personnages plus importants attendent pour s'assurer de l'ouvrage et porter la bonne nouvelle au Roi, à ses ministres et à sa Juive.\*)

Le lendemain, entre deux airs de jazz, la radio de M. Calinesco annonçait cyniquement l'assassinat.

C'est sous plusieurs tonnes de béton que les légionnaires, après de longues recherches, retrouvèrent une nuit — exactement deux ans plus tard — les cadavres de leur chef et de leurs camarades. Les habits de forçat étaient encore sur le Capitaine, les chaînes à ses chevilles, les cordes fouaillaient encore sa gorge et ses poignets.

Des faces hypocrites se sont voilées lorsque les légion-

\*) Tous ces faits furent établis et reconstitués, avec l'aveu complet des bourreaux, par le parquet de Bucarest en octobre 1940.

naires, soulevés de douleur et d'indignation à la vue de ces chers et lamentables restes, fous de l'impunité qu'on voulait à toute force réserver aux assassins, prirent la loi dans leurs mains et en une nuit eschylienne exécutèrent une partie des auteurs de ce crime et des centaines d'autres assassinats qui suivirent, maintes fois encore plus odieux dans leurs détails.\*)

Quels sont ceux, en Roumanie et à l'étranger, qui protestèrent lorsque le Capitaine et ses légionnaires, par centaines, étaient abattus comme des chiens et jetés à la fosse commune ?

\*) Entre autres. La légionnaire Nicoletta Nicolesco fut, sur les ordres spéciaux de Calinesco, et pour ainsi dire sous ses yeux, bâtonnée jusqu'à la mort et ensuite achevée d'un coup de pistolet ; on lui demandait de livrer le manuscrit du second volume des mémoires du Capitaine que l'on croyait être entre ses mains. Le légionnaire Dragomiresco fut jeté tout vif dans le four crématoire de Bucarest. Il serait trop long de décrire les plus de mille assassinats dont le Mouvement légionnaire fut la victime.



### III

« C'est bien fait ! »

(Le *TIMES*, le *NEW-YORK TIMES* et toute la presse anglo-saxonne à l'occasion de l'assassinat de Codreano et des massacres de légionnaires).\*)

Le jour où tous les dossiers seront ouverts, le jour où ceux qui étaient alors un poste de commande pourront ou voudront parler, on apprendra — pour ma part j'en suis persuadé — que l'assassinat de Codreano fut à l'histoire de l'Europe ce que celui de Calvo Sotello fut à celle de l'Espagne ; le geste libérateur des destins encore enchaînés, celui après lequel il n'y a plus qu'à occuper sans retard et en armes ses positions si l'on ne veut disparaître dans la tempête.

Il n'y avait pour tout Gouvernement bien informé — et Berlin l'était — qu'une explication à pareil meurtre, à pareil moment.

Dans le plan de l'encerclement de l'Allemagne, le plan Barthou-Titulesco, la Roumanie jouait un rôle de clef. Sans son adhésion, la promesse de collaboration soviétique perdait la plus grande partie de l'effet qu'on en attendait, aussi bien au point de vue militaire proprement dit qu'au point de vue politique : encouragement pour les cercles et les Gouvernements trop timorés, menace pour ceux qui semblaient trop indépendants. Que la Roumanie s'opposât par les armes au passage de troupes soviétique et c'était

\*) Mr. Ward Price le publiciste anglais bien connu raconte dans son livre « Year of Reckoning » sa visite chez le roi Carol peu de jours après le meurtre de Codreano. Voici tout ce qu'il trouve à dire au sujet du royal assassin : « Je fus impressionné par l'attitude assurée et énergique du Roi que beaucoup de monde en Angleterre avait pris l'habitude de considérer jusque là comme de caractère peu sérieux. »

la Pologne entraînée par le *casus foederis* de son alliance suivie, selon toute probabilité, par la Hongrie et la Yougoslavie. Qu'elle se décidât, par contre, à laisser occuper son territoire et détruire ses exploitations minières, appoint indispensable à toute action militaire prolongés de l'axe : c'était la Pologne immobilisée et peut-être gagnée ultérieurement, c'était donner à la promesse d'intervention soviétique toute sa valeur politique et à cette intervention éventuelle toute sa valeur militaire.

En Roumanie tous les facteurs politiques avaient, lors du Coup d'Etat de mai 1938, abdiqué leurs pouvoirs et leur influence dans les mains du Roi Carol. C'était sous les menaces soviétique et sur les exigences des ministres de France et de Grande-Bretagne que le Gouvernement Goga était tombé ; c'était sur la question politique étrangère que le Coup d'Etat avait été conçu et que s'était fait autour de lui la presque unanimité des adhésions. \*) Un seul groupe politique important — de fait le plus important de tous — le Mouvement Légionnaire, jeune, agissant, héroïque, s'était dressé contre le Souverain sur la question précise de sa politique étrangère et de ses rapports avec les Soviets et les puissances de Genève.

Codreano, le chef idolâtré de la jeunesse roumaine, avait peu de temps auparavant, dans une lettre ouverte, demandé au Souverain de déclarer dès alors « si oui ou non il avait décidé de mettre la Roumanie, lors de la prochaine lutte entre les deux mondes en présence, du même côté que l'U. R. S. S. ». Il lui annonçait ouvertement que la jeunesse roumaine prendrait les armes pour l'en empêcher. Peu de temps après, dans une déclaration publique, que la presse des pays démocratiques enregistra avec une bruyante colère, il avait annoncé que « 48 heures après

\*) Les seuls ministres du Gouvernement Goga qui figuraient dans le Gouvernement du Coup d'Etat étaient ceux qui avaient préalablement et explicitement confessé leur adhésion à la politique « des alliances ».



son arrivée au pouvoir il signerait une alliance avec Berlin et Rome ».

Ce fut après de semblables manifestations que la Garde de Fer recueillit des millions d'adhésions dans une élection générale, annulée par un décret absolument anticonstitutionnel, et qu'elle se vit en passe d'en gagner encore plus triomphalement une autre — celle que le Roi interrompit par son Coup d'Etat, par « l'octroi » de la nouvelle constitution et la consultation dite plébiscitaire du Gouvernement Christea.

C'était, Berlin et Rome le savaient très bien, sur la question politique-étrangère que s'était livré le duel entre le Roi Carol et tous les facteurs politiques traditionnels d'un côté et Codreano et son mouvement de l'autre.

Carol assassina Codreano 36 heures après son retour de Londres et de Paris, où il avait cherché les conseils et les ordres des Gouvernements et des Forces dont il était l'esclave par ses vices, sa cupidité et sa demie-démence. Qu'il se fut arrêté en route pour rassurer le chef de l'Etat National-Socialiste, n'était qu'une preuve de plus de l'audace et de la duplicité du royal homme de main. Mais il ne pouvait plus subsister de doute, *le jeu de l'encerclement était de nouveau ouvert.*

Aux décisions politiques et militaires prises lors des conciliabules de Carol en Angleterre et en France, décisions dont l'assassinat de Codreano trahissait le caractère l'urgence et de gravité, il était indispensable de la part de l'Allemagne d'opposer une double parade. Politiquement : c'est alors, probablement, que germa dans la pensée du Führer l'idée d'un changement provisoire dans les rapports germano-soviétiques. Militairement : ce fut l'occupation de la Bohême, la création d'un Etat Slovaque ami, et le renforcement de la Hongrie qui plaçaient les divisions blindées allemandes à une nuit de course des Carpathes et des richesses minières de la Roumanie.

36

Carol et ses hommes ne manquèrent pas d'être impressionnés par ce pas en avant de l'armée allemande.

Fertiles en expédients, pour gagner à Berlin et à Rome le répit nécessaire, *ils imaginèrent de simuler le Facisme et le National-Socialisme.* On baptisa « Parti de la Résurrection » l'organisation policière et pénitencière par laquelle on essayait de remplacer la Légion. On l'habilla en bleu paraguayen et la fit saluer à la romaine. On monta même des échanges d'organisations juvéniles et de manifestations musicales avec les pays de l'Axe ; et M. Gafenko, ministre des Affaires Etrangères, franc-maçon notoire et judéomane éprouvé partit en voyage.

Il emportait l'uniforme du nouveau « parti » dans une valise et le petit tablier de cuir dans l'autre. Il salua la droite tendue à Berlin et à Rome et s'en couvrit la tête à Londres et à Paris. Il revint, persuadé d'avoir « entortillé » les Führer et les Duce, organiser avec le juif Vanger et les agents britanniques la destruction de nos puits de pétrole et l'embouteillement des Portes de Fer.

Il n'avait trompé personne et trahi que les intérêts de son pays qui devait bientôt payer fort cher deux fautes que l'histoire ne pardonne pas aux peuples : celle de dévorer leurs héros et celle de servir, en toute connaissance de cause, des intérêts qui ne sont pas les leurs.

37



« Chaque jour vaut actuellement pour l'ascension du Judaïsme à la domination mondiale autant qu'une dizaine d'années ou même un siècle autrefois. Un filet n'a d'effet que lorsqu'il entoure complètement un objet à enlacer. Ainsi l'investissement du monde par Sion n'exercera son pouvoir redoutable et universel, qu'à partir du moment où le monde entier, autour duquel les filets doivent être tendus, sera complètement cerné. »

Arthur TREBITSCH

(« Deutscher Geist oder Judentum »,  
1921, p. 319).

« Le filet qu'Israël a tendu sur le monde entier, augmente en étendue et en épaisseur et les saintes prophéties de nos livres s'approchent de leur réalisation. Le temps est proche où Israël sera une chapelle pour toute les Nations et pour tous les peuples, où les bannières de son Dieu se déploieront sur les lieux les plus éloignés. Utilisons toutes les occasions. Notre force est infinie ! Utilisons la pour le plus grand bien de notre cause. Qu'avons nous à craindre ? les temps ne sont plus loin où toutes les richesses, tous les trésors de la terre seront les biens des enfants d'Israël. »

Adolphe Isaak CREMIEUX

(« Manifeste de l'Alliance Israélite  
Universelle », 1860.

Cité par L. Christensen :

« Det Tredie Ting »).

38

I.

« Tandis que j'écris, l'Europe s'agite ; la maladie dont elle souffre depuis tant d'années est arrivée à l'état aigu. Douze millions d'hommes sont sous les armes prêts à se ruer les uns sur les autres. Les usines fabriquent par centaines de milliers des fusils, des canons, des obus. Est-ce pour le printemps ? Est-ce pour l'automne ? Quels lendemains auront les journées qui se préparent ? Quel ordre de chose se dégagera de ce redoutable inconnu ? Que sortira-t-il de ces hécatombes ?

Derrière ces armes rangées en bataille, ces baïonnettes qui étincellent au soleil, ces escadrons bardés de fer, derrière ces états-majors et cette masse anonyme qui tombera sous les balles, apparait le Juif au teint blafard, le Juif qui rit de son rire de damné. »

Edouard DRUMMONT  
(La France Juive, 1886).

La politique d'encerclement telle que l'avait conçue MM. Benès et Titulesco et telle qu'elle avait été inaugurée par le voyage circulaire de M. Barthou, n'avait pu, jusqu'à 1939 être menée à fin complète et certaine. Un trou géographique, un vide politique et militaire, d'importance décisive, subsistait de par l'ambiguïté de l'attitude du couple Pologne-Roumanie.

Cette ambiguïté était de deux sortes.

L'une était intérieure à chacun des deux pays. En Pologne, grâce à Pilsudski et à l'impulsion que sa cravache avait laissée, même après sa mort, à la politique extérieure polonaise, le Gouvernement maintenant au premier plan de son programme la défense contre la Russie Soviétique, alors que la haine de l'Allemand continuait à obscurcir le raisonnement de l'opinion publique. En Roumanie, au con-

39



traire, un mouvement de masse, de caractère strictement national, d'une étendue et d'une profondeur telle que l'histoire du pays n'en avait jamais connues, faisait de sa haine contre le Bolchevisme et de sa lutte contre le marxisme et ses alliés, toute sa raison d'être ; alors que les Gouvernements successifs et le Souverain, assujétis aux pouvoirs occultes dont Benès et Titulesco n'étaient que les représentants, semblaient tout disposés à contribuer le moment venu à l'action concertée entre Moscou, Prague et Paris.\*) L'autre était extérieure et séparait les deux pays, réunis formellement par une alliance et une convention d'états-majors mais dont les Gouvernements se trouvaient en dissension sur un point capital de leur programme politique et militaire.

Après l'assassinat de Codreano et l'action d'extermination du Mouvement légionnaire, avec les garanties de la Grande-Bretagne distribuées et acceptées, aussi bien à Varsovie qu'à Bucarest, ces ambiguïtés, rassurantes pour l'Allemagne, avaient tout à coup disparues. L'unanimité d'opinion s'était faite en Pologne — moins le colonel Slaveck il est vrai —, l'opposition aux vues du Souverain et de son Gouvernement avait été étouffée dans le sang en Roumanie ; plus aucune divergence ne subsistait entre Bucarest et Varsovie. Le vide politique et militaire existant jusque là était comblé. **L'ENCERCLEMENT ETAIT DEVENU POUR L'ALLEMAGNE, POUR LA PREMIERE FOIS, UNE REALITE IMMEDIATE.**

C'est cette réalité qui la força, nous l'avons vu, à l'artifice de l'entente germano-soviétique ; c'est cette réalité qui

\*) Le Mouvement Légionnaire a payé de plus de 60.000 années de prison, de plus de 1000 cadavres (assassinats à l'étouffée dans les cachots ou massacres en masse) — sans compter les tortures dans les prisons, l'exil, la confiscation des fortunes, l'interdiction de tout emploi d'état ou privé pour ses membres, les campagnes de calomnie les plus infâmes et tous les autres moyens de persécution imaginables — l'honneur d'avoir été en Roumanie pendant près d'un quart de siècle le champion indomptable du Monde Occidental dans sa lutte contre la Bête-Sans-Nom.

l'obligeait à un règlement rapide et décisif des affaires germano-polonaises. Rapide, car la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la France s'étaient ouvertement mis à un travail de préparation militaire intense, dont le but était évident. *Decisif, car la situation militaire et politique créée par l'entente avec Moscou n'était, Berlin le savait mieux que personne, qu'une conjoncture favorable mais artificielle et passagère, le jeu déplaisant d'une saison.*

C'était là une question de mois. La tenace volonté du Führer de rester, malgré toutes les difficultés et la mauvaise volonté des autres, dans le programme généreux et européen qu'il s'était fixé pour le règlement de la question polonaise et de réaliser le rêve qu'il avait pu faire, alors qu'il avait en face de lui un homme à sa taille, la laissa, malgré les insistances pressantes de son Etat-Major, devenir une question d'heures.

C'est une considération qu'il ne faut jamais perdre de vue lorsqu'on est appelé à juger de la conduite de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin, pendant ce fatidique mois d'août 1939, qu'il ne partagea jamais en son for intérieur, cet étonnement niais, que les uns éprouvèrent, que les autres affectèrent, devant ce que l'on a appelé *la hâte* du Führer et de son ministre des Affaires Etrangères. « Ce fut l'opinion de ses conseillers militaires, — dit-il dans son Rapport Final —, qui comptait pour Hitler plus que tout autre chose. J'ai toujours été d'avis que ce furent eux qui le décidèrent à établir un protectorat allemand en Bohême. Ce furent eux de nouveau qui ce mois d'août déclarèrent à Hitler que tout nouveau retard *serait fatal* et que la mauvaise saison en Pologne pouvait renverser tous leurs calculs en vue d'un résultat rapide. *L'armée lui disputa même cette dernière semaine du 25 août au 1er septembre.* »

Pour l'Ambassadeur britannique il ne subsistait donc aucun doute sur les raisons, péremptoires du point de vue allemand, de la « hâte » que le Führer manifesta à la fin



d'août 1939, après tant de patients efforts, à régler les affaires germano-polonaises.

Dans le Livre Bleu Britannique concernant les relations germano-polonaises et l'ouverture des hostilités on trouve la brève mention suivante :

No. 49 — *Notre explicative au sujet de la rencontre de M. Hitler avec M. Burkhardt le 11—VI.*

« M. Burkhardt, Haut Commissaire de la S. D. N. à Dantzig a accepté l'invitation de M. Hitler de le visiter à Berchtesgaden. M. Burkhardt a eu, en conséquence, une conversation d'un caractère privé avec M. Hitler, le 11 août, au cours de laquelle il est supposé que la question de Dantzig a été discutée entre eux en relation avec la situation générale en Europe. »

L'information est incomplète. Elle évite de raconter la partie la plus importante de cette entrevue, partie que le Foreign Office ne pouvait évidemment pas ignorer. Le 11 août, dans son désir d'arriver à une entente avec l'Angleterre et d'éviter la catastrophe qu'il sentait venir, le Führer demanda à M. Burkhardt qui, il le savait, jouissait de la confiance britannique, et qui du reste de toute façon était, en tant que mandataire de Genève, mandataire de l'Angleterre avant tout, d'user de son influence pour que Mr. Chamberlain lui envoyât, sans trop de retard, une personnalité avec laquelle il put causer à cœur ouvert. Le Führer suggérait le général Ironside qui, disait-il, parlait couramment l'allemand. M. Burkhardt s'acquitta de la commission et reçut une réponse négative de Mr. Chamberlain. Celui-ci arguait que c'était Sir Neville Henderson qui représentait la Grande-Bretagne et qu'il avait toute sa confiance.

Il est certain qu'aucune règle protocolaire n'obligeait Mr. Chamberlain à satisfaire au désir du Chef de l'Etat allemand ; l'enjeu était pourtant si grand, le vœu exprimé par le Führer si pressant, que c'était prendre une bien

grande et inutile responsabilité que de ne pas répondre par un geste condescendant à la bonne volonté qu'il semblait indiquer...

Quoi qu'il en soit, Sir Neville Henderson continua à être du côté anglais le seul agent de contact entre Berlin et Londres. Dans quelle mesure, ou plutôt de quelle façon, mérita-t-il la confiance illimitée que Mr. Chamberlain et son Gouvernement lui accordaient ?

Sir Neville fit-il tout, jusqu'au dernier moment, pour épargner à son pays et au monde une guerre inutile et désastreuse ; fit-il tout pour sauver la paix, dont on peut dire aussi bien de lui que de son collègue à Varsovie qu'ils la tinrent pour quelques heures dans leur toge ? Ou bien, au contraire, par ce qui semble une carrence inexplicable et dont il n'appert nulle part que le Gouvernement britannique lui ait jamais tenu rigueur, s'abstint-il, au moment exact où son intervention aurait été la plus efficace, de faire ce qui était certainement nécessaire et aurait été probablement suffisant pour que le Monde Civilisé ne fut pas lancé dans une guerre dont personne ne pouvait prévoir l'issue.

43

42



« Tous les groupements du Judaïsme, qu'ils soient favorables au mouvement sioniste ou à la continuité dans la *diaspora*, tous ont un intérêt vital à la victoire de la révolution mondiale. Ils doivent la favoriser, non seulement à cause des principes qui sont à sa base, non seulement à cause de son identité avec le mosaïsme, mais aussi pour des motifs de tactique. »

Alfred NOSSIG

(« Integrales Judentum », Vienne 1922).

« Une nouvelle Jérusalem est fondée entre l'Orient et l'Occident qui prendra la place du double empire des papes et des rois. A peine l'Alliance Israélite Universelle a-t-elle commencé son activité et on sent déjà son influence au loin. Elle pénétrera dans tous les pays. Les Nationalités devront disparaître, les religions devront passer. Seul Israël ne passera jamais car ce petit peuple est l'élu de Dieu. »

(« ARCHIVES ISRAELITES », 1861,

no. 25, page 514—520.

44

### III

« Tout bon chrétien doit prier pour le triomphe des armées soviétiques. »

Cardinal HINSLEY,  
Archévêque de Westminster.

« La Cause de l'Union Soviétique est la cause de la jeunesse du monde. C'est avec l'Union Soviétique qu'après cette guerre l'Amérique et la Grande-Bretagne établiront et garantiront la civilisation du Monde. »

Le Président ROOSEVELT  
(Discours à la Jeunesse Internationale,  
Washington, 3 septembre 1942).

L'idée première d'Israël avait été celle d'une longue guerre entre les puissances occidentales, épuisant leurs forces et la résistance morale de leur population, suivie d'une marche victorieuse à travers l'Europe des armées soviétiques, instauratrices formidables et dociles de son règne, porteurs de la double torche de Mars et des révolutions. La manœuvre militaire et politique de l'Axe a ruiné ce projet. Après les guerres-éclair en Pologne, en Norvège dans l'Ouest et dans les Balkans ce sont les armées soviétiques qui ont été forcées de livrer le combat d'usure et c'est elles qui seront les premières au bout de leurs forces. Avec leur défaite s'écroulerait aussi le communisme sous sa forme orientale.

Aussi Israël a-t-il changé ses plans. La défaite possible des armées soviétiques, la victoire de l'Europe dans l'Est, ont été prises en ligne de compte dans ses nouveaux calculs. C'est d'un long siège du Continent par les puissances anglo-saxonnes que l'on attend la victoire finale. C'est à

45



ces puissances aussi qu'Israël a passé la consigne de la révolution mondiale.

Nous voyons aussi bien en Grande-Bretagne, dans ses colonies et ses dominions qu'aux Etats-Unis le communisme reprendre droit de cité, les feuilles marxistes reparaître sous la haute protection de l'Etat, les détenus communistes quitter les prisons où leurs places sont prises par les chefs et les membres des groupes politiques qui les combattaient avec le plus d'acharnement. Les livres d'école y sont modifiés sous la censure des Ambassades et Légations soviétiques. La jeunesse y est dorénavant élevée, non dans la détestation mais dans le culte de ce qui s'est passé en Russie depuis 1918. La Bête-Sans-Nom y remplacera peu à peu Dieu.

Par les soins et l'influence d'Israël la révolution marxiste a déjà passé les mers. Que le bolchevisme soit étouffé ou non en Russie, le communisme survivra. Il survivra sous une forme bien plus dangereuse pour le Monde occidental, parce qu'adapté déjà à son climat, consacré par la protection des gouvernements et des partis bourgeois, par l'adhésion admirative des chefs d'Etat, des parlements, de la presse, des ministres, des évêques, des duchesses.

Israël voit le siège du Continent se poursuivant pendant de longues années. Il précèdera l'effort militaire final pour lequel des programmes d'armement fabuleux sont élaborés, et qui n'aura lieu que lorsque les effets économiques du blocus, les bombardements géants, la mort éventuelle des chefs, les troubles sociaux et politiques amèneront jusqu'au point voulu d'affaiblissement et de désintégration les résistances et les solidarités européennes.

Ce sont les Juifs qui ont voulu cette guerre. Ils l'ont voulu parce que le règne d'Israël ne peut s'instaurer qu'en partant du continent européen et que ce continent était en train de leur échapper. Si les armées et les flottes de la Grande-Bretagne et de l'Amérique se battent pour eux, si les peuples s'y organisent en vue d'une longue et épuisante

guerre, c'est parce que le pouvoir des Juifs est déjà assez grand dans ces pays pour que les gouvernements se conforment à leurs ordres et que les populations l'admettent. *Dès lors, la question qui se pose c'est de savoir si l'Europe doit attendre la victoire finale pour donner à la Force Juive, et à tous les faisceaux de forces auxiliaires, le coup de grâce, ou si c'est dès maintenant qu'il faut organiser, le Continent, contre toute possibilité de retour de l'ère judéo-maçonnique ?*

La réponse me semble évidente. Plus vite on liquidera du problème juif et des problèmes annexes, TOUT ce que les circonstances de la guerre permettront de liquider, plus vite Israël aura compris que sa domination en Europe est devenue à jamais impossible, plus proche sera la victoire et plus vite cette guerre finira.

Israël a toujours su admirablement spéculer le sang d'Israël. Nul ne serait, aussi, plus heureux que celui qui écrit ces lignes, pour des motifs d'humanité aussi bien que de raison, si malgré les hécatombes de la révolution judéo-soviétique, si malgré les meurtres par milliers des héros et des justes, malgré les jeunes et vaillantes moissons fauchées par cette guerre qu'Israël a déchainée, le problème juif pouvait être résolu en Europe sans qu'une goutte du sang d'Israël ne coulât. Si les choses se passaient ainsi ce sera certainement à la discipline et à l'autorité des mouvements des révolutions nationales que cela sera dû ; *c'est cette même discipline et cette même autorité qui devraient servir dès maintenant à préparer la séparation définitive du Juif et de l'Europe.*

Nous ne demandons pas l'asservissement d'Israël. Nous lui demandons de nous quitter — de quitter ce Continent qui lui avait offert abri et protection et où il n'a apporté que révolte et corruption, qu'il a si souvent couvert d'iniquités, de ruines et de sang.

Il n'est qu'une solution définitive au problème juif —



définitive parce que raisonnable et humaine en même temps : *la création d'une ou plusieurs patries juives*. C'est à la sueur de leur front, par l'effort de leurs bras et de leur esprit que les essaims ariens, risquant ce qui n'avait jamais encore été risqué, quittant une ruche qui pourtant était la leur, ont établi ces Etats d'outre-mer, hier encore resplendissants, desquels à juste titre s'enorgueillissait le Monde Occidental. Combien serait plus facile aujourd'hui une tâche semblable pour Israël alors que les routes ont déjà été ouvertes par l'aventure et le labeur des autres et que tous les secours, toutes les expériences et tous les moyens financiers du monde seront à sa disposition.

Nous ne voulons plus de porteurs de torche parmi nous. Nous ne voulons plus ni les orages ni l'océan de sang des guerres et des révolutions. Le monde nouveau, c'est nous qui voulons le construire et il n'y aura pas plus de place pour les Juifs qu'il n'y en eu dans la Rome des Tarquins ou des Scipions ou dans la Grèce classique aux âges de son plus pur essor.

Les Rodhésies, par exemple, pays de 240.000 milles-carrés, de grandes richesses et de climat magnifique, pourraient largement nourrir une population de 20 millions de blancs, il n'y a présentement que 85.000 Britanniques. La Sibérie est là aussi avec ses nombreux climats et ses ressources. La planète offre bien d'autres possibilités dont l'utilisation intégrale, il est vrai, ne peut être imaginée que dans un monde apaisé. *Ce qu'il faut, pour imposer un moment plus tôt cet apaisement, c'est faire, dès maintenant, vers la solution du problème juif en Europe des pas définitifs sur lesquels Israël comprenne qu'il n'y a pas de retour.\*)*

\*) « Il n'est pas douteux, écrivait Mr. Vandervelde, que du point de vue purement économique, les émigrants juifs auraient intérêt à s'établir dans l'Ouganda, comme on le leur proposa jadis... plutôt que dans un pays comme la Palestine... » Theodore Herzl, lui-même, l'appôtre du sionisme convenait qu'une colonie africaine au point de vu pratique aurait mieux servi les buts qu'il se pro-

Sur le territoire continental que les armées d'Europe ont déjà conquis, ou sont en train de conquérir, il faudra, dans des régions *appropriés aux futurs embarquements* ainsi qu'aux approvisionnements géants qu'il faudra prévoir, fixer des zones d'étapes où, avec l'expérience acquise par tant de récents transferts de population, on transportera de la masse juive européenne lot par lot, tout ce que les différents pays de notre continent auront décidé de ne pas garder. Nous signalons les zones d'Odessa-Nikolaiewsk-Kherson, d'Archangelsk-Murmansk, celles de Salonique, les ports de la côte occidentale française, Bordeaux entre autres, ainsi que Petersbourg éventuellement.

Evidemment, l'évacuation totale du Continent ne pourra être consommée qu'après la fin des hostilités et ces zones d'étapes ne pourront être utilisées durant la guerre que par des lots *successifs* d'émigrants. *Mais le premier lot — qui devrait être formé et transporté indépendamment de la marche générale de la guerre, devra être d'un ordre de grandeur suffisante — un demi-million p. e. — pour qu'Israël comprenne qu'il constitue le commencement de l'inévitable exode et qu'il ne peut être abandonné à son sort aux endroits où on l'aurait provisoirement installé.*

Car une fois ces zones d'embarquement établies et les larges premiers lots transportés — dans toutes les conditions d'humanité que les circonstances permettront, on invitera Israël et les puissances qui combattent sous ses drapeaux à pourvoir à la nourriture et à l'entretien des populations juives ainsi rassemblées, en attendant le départ définitif — départ pour lequel un délai raisonnable sera fixé.

C'est toujours ces puissances qui seront invitées à utiliser

posait mais que la Palestine s'imposait à Israel au point de vue sentimental et moral. Une solution complète pourrait facilement concilier le pratique et le sentimental : que la Palestine, strictement définie, soit la metropole de Sion, que les deux Rodhésies, ou d'autres territoires éventuels, en soient les colonies.



une partie du tonnage qui leur resterait au transport, dans le délai fixé, et à l'établissement des lots successifs d'émigrants vers les terres nouvelles qu'Israël lui-même et ses amis auront choisies, après mûr examen de la question. On attirera l'attention des intéressés sur la situation malheureuse mais inévitable que pourrait créer, dans les zones d'étapes, l'agglomération de deux lots successifs. *Personne ne pourra crier à l'inhumanité. Israël et ses alliés essayent de tous leurs moyens d'affamer, contrairement à toutes les lois de la guerre et du droit des gens, les populations civiles du Continent — hommes, femmes, enfants; tout ce qu'on leur demandera ce sera de soustraite au moins le peuple juif à ce triste destin.*

A quoi servirait en politique la racherche et la decouverte de la vérité si on n'en tirait les conséquences et les leçons qu'elle postule?

Il est évident, pour tout chercheur impartial, que seul le ciment juif maintien dans le camp de la ploutocratie et du marxisme l'esprit et la cohésion nécessaire à la poursuite des opérations et à la conduite en commun de la guerre. Il est évident que seul l'influence dominante du Juif à New-York, à Londres et à Moscou empêche la dislocation du bloc monstreux des puissances bourgeoises et du communisme, que seule elle empêche que ne se déclanche, sous la secousse formidable des événements de guerre, le jeu des intérêts politiques aberrants des deux puissances alliées bourgeoises.

C'est l'intérêt qu'on les Juifs à la poursuite de la guerre — et cet intérêt durera tant que le Monde Juif gardera l'espoir de faire de l'Europe la citadelle de son impérialisme — qui est le plus grand obstacle à sa terminaison. C'est cet intérêt que doivent avoir en vu tous ceux qui veulent que le conflit ait une autre fin qu'une fin exclusivement militaire, c'est à dire dans l'état des choses actuel, une autre fin que celle qui ne laisserait derrière elle que des cimetières d'un côté et quelques survivants de l'autre.

Il faut donc, pour que cette guerre cesse avant l'épuisement totale du Monde Occidental, pour que les bienfaisantes possibilités politiques puissent librement jouer dans ce sens : enlever à Israël le plus tôt possible tout espoir de reconquérir cette citadelle. Il faut lui démontrer et lui montrer que son rêve de domination s'est définitivement écroulé, qu'il lui reste toutefois encore la chance d'acquérir une patrie mais que cette patrie ne peut en tout cas pas être située en Europe.

Qu'avec gravité, qu'avec force et, je le répète, avec toute l'humanité possible, l'on commence immédiatement l'organisation irrévocable de l'exode juif. Qu'avec la même énergie et le même esprit de méthode qu'on met à l'implacable poursuite des opérations sur les champs de bataille, on impose aux puissances Alliées le commencement de cet exode. La délimitation parcimonieuse dans le nombre et le caractère, de la population juive éventuellement restante devra être faite de façon à supprimer pour Israël tout espoir d'une répétition de ce phénomène de narcotisation et d'asservissement — analogue à certain épisode de la vie des insectes que nous a conté Fabre — dont la race blanche fut la victime. *La mise en train du grand exode ne saurait du reste imposer cette certitude si derrière ce premier départ le terrain n'était socialement, politiquement et spirituellement organisé de façon à ce que les plus aveugles comprennent qu'il n'y a point de retour.*

*Une semblable organisation ne peut être assurée que par les Mouvements des Révolutions Nationales.*

Il ne s'agit d'aucune exclusive. Les vieux partis politiques, l'intellectualité bourgeoise ou démocratique, les groupes potiquement indifférents, comptent trop d'éléments d'expérience, d'intelligence et de travail pour que ce ne fut pas folie de vouloir organiser sans eux ce monde d'ardente raison et de travail rédempteur vers lequel nous tendons qui, au demeurant, sera celui non seulement de la victoire mais de la réconciliation arienne. *Mais pour*



qu'Israël sache qu'aucun retour de fortune, qu'aucun caprice de Mars ou de Thanassa, qu'aucune des complicités conscientes ou inconscientes qu'il a su se garder sur le Continent, ne lui permettront d'y reprendre pied; pour qu'il cemprenne qu'il est devant le définitif avec lequel il n'y a plus à lutter mais tout au plus à composer, il faut qu'il se trouve en face de ceux pour lesquels il n'y a, à la lettre, pas d'autres alternatives que de vaincre ou de mourir, de ceux qui formèrent les patrouilles avancées de la défense de l'Occident, de ceux qui en formeraient le dernier carré si, ce qu'à Dieu ne plaise, Israël devait vaincre.

Ce sont eux qui créèrent l'ordre qui a permis à la lutte de commencer et ce sont eux seuls qui permettront, avant qu'elle ne finisse — malgré toutes les traverses — la mobilisation victorieuse du dernier soldat, du dernier travailleur, du dernier sou, du dernier sacrifice; car un semblable effort — qu'on le sache bien — ne peut être demandé qu'au fanatisme de l'esprit et l'esprit du mal ne manquera pas de mobiliser le sien.\*)

\*) Pour mieux faire comprendre ma pensée je demande au lecteur d'imaginer la situation optima suivante, à laquelle dans la pratique on n'arriverait probablement que par un pécès d'échelonnement: 1) tous les Juifs du territoire européen rassemblés dans certains ports de l'Atlantique, de la mer Egée et de la mer Noire, 2) une invite faite aux gouvernements alliés, avec toute la précision et la rigueur dont on sait que les mouvements de révolutions nationales sont capables, de commencer le transport des ces masses dans le délai d'un mois et sur le rythme que les gouvernements européens indiqueront. — Pour ma part je suis convaincu que, si le moment d'une semblable action est bien choisi, les Juifs de New-York et de Londres s'emploieront avec autant d'énergie à finir cette guerre qu'ils en emploient aujourd'hui à la faire continuer et que les hostilités, avec l'Amérique et l'Angleterre, cesseraient pratiquement en peu de temps. — Dans ce même ordre d'idée, rappelons que le sénateur américain Wiley a tout récemment proposé de transporter en Alaska tout le peuple Finlandais, arraché au sol que depuis deux mil ans il arrose de sa sueur et de son sang. L'Alaska est un très beaup pays, mais pourquoi ne pas y installer plutôt un ou deux millions de Juifs apatrides?

## CONCLUSION.

« L'Europe disparaîtra! Des tanks de 10 mètres de haut pulvérisant impitoyablement Berlin écrasent maisons, hommes, femmes et enfants. A Copenhague il ne restera aucun survivant. Stockholm sera aussi silencieux que le Paradis. Des nuages de gaz asphyxiant s'abattent sur Paris, la population fuit dans les stations de Métro. Mais tout est en vain. Le Bolchevisme frappe: Paris et toute la France crèvent. Une année fut suffisante pour détruire les 350 millions d'habitants du Continent. Le reste du peuple européen qui échappe à nos tanks, nos gaz empoisonnés et nos lance-flammes — et ceci ne regarde pas seulement le peuple allemand — est envoyé en Sibérie comme esclaves dans nos mines. »

Ilya EHRENBURG  
(« Le Trust pour la Destruction  
de l'Europe », New-York 1942).

« Les idéaux du Bolchevisme sont identiques à beaucoup des hauts idéaux du Judaïsme. »

(« Jewish Chronicle »,  
4 avril 1919).

53



« Le sentiment national juif doit être galvanisé partout où habite les Juifs... J'ai toujours ressenti comme une indignité la fièvre d'assimilation de nombre de mes collègues... il n'y a pas de Juifs allemands, russes, américains il n'y a que des Juifs tout court. »

Albert EINSTEIN

« La plus remarquable et en même temps la plus regrettable conséquence de la première guerre mondiale fut l'apparition des nouveaux mouvements nationaux et le renforcement des forces nationales existantes. Le nationalisme est le danger pour les Juifs car il est prouvé qu'ils ne peuvent vivre dans des pays puissants et de haute culture nationale. »

(« Sentinel », Chikago, 24 sept. 1936,  
Résolution de la Conférence Centrale  
des Rabbins).

J'avais achevé d'écrire ces pages en septembre 1942, des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de les publier jusqu'à présent. Je tiens donc à mentionner que les événements survenus depuis m'ont persuadé plus que jamais des ressources infinies, de la vitalité de reptile, des complicités incroyables, des facultés de camouflage, de dissimulation et de persuasion des forces que cet ouvrage s'est proposé de dénoncer. — Je ne rappellerai que la trahison de l'amiral Darlan, rendue seule possible par l'arrestation et la chute de M. Laval en 1941, la perte



par l'Axe de l'Afrique du Nord et de la Méditerranée qui s'ensuivit, la chute et l'arrestation symétrique de Mussolini, la trahison de la clique militaire du maréchal Badoglio et de Victor-Emanuel et l'invasion, par les armées alliées, du Continent Européen qui en fut la conséquence.

Ces forces peuvent encore triompher. Elles peuvent triompher par la victoire des flottes et des armées qui assiègent notre continent, la guerre n'est pas encore finie, — mais elle peut aussi *triumpher au sein de notre victoire* car il n'est presque pas de pays où elles ne s'y soient d'avance installées, conformément à la méthode du jeu sur les deux tableaux qui leur a valu jusqu'ici à travers l'histoire des succès presque ininterrompus.

C'est à cette fin que la consigne de l'attente a été dans certains cas — comme en Italie — remplacée par celle de la participation, là où il semblait que cette participation était indispensable pour maintenir, au moins partiellement, au pouvoir le personnel démocrate, libéral ou pseudo-na-

56

tiniste, celui sur lequel la Judéo-Maçonnerie sait qu'elle pourra toujours compter.

Car pour elle il n'est qu'un malheur irréparable : c'est que ses gens n'aient plus le contrôle des choses. Rien n'est perdu pour elle, il n'est pas de vraie défaite tant que ce contrôle n'aura passé définitivement dans les mains de ceux qui ont découvert Israël derrière tous les aspects de la Bête-Sans-Nom, qui l'ont dénoncé, qui lui ont déclaré une lutte sans merci et juré de mourir plutôt que d'accepter à nouveau le séculaire servage.

Israël préfère tout à l'instauration définitive du règne des forces authentiques des révolutions nationales. Que l'ont combattue même à côté de ces forces, s'il le faut, sur le terrain intérieur ou extérieur, mais qu'on ne leur cède pas la place ! Pour le reste le conte du rabbin, du pacha et de l'âne est un conte juif.

Ce n'est pas seulement sur la mort des pachas ou des sultans que compte la Bête-Sans-Nom pour interdire à l'his-

57



toire l'ère des légions, seule alternative à celle de la Judéo-Maçonnerie.

On a déjà eu l'occasion d'identifier quelques unes des méthodes par les quelles elle espère annuler la victoire militaire de l'Occident :

les intrigues entre les chefs et les Mouvements,  
les intrigues entre les Mouvements des différents pays,  
les intrigues, dans chaque pays, entre les légions et les armées et, espoir suprême, un choc violent entre elles.

Pour déjouer ces plans,  
pour que la lutte et la victoire n'aient pas été vaines,  
pour que notre continent ne soit pas englouti dans l'océan de bêtise, de sanies et de sang dans lequel sombra la Russie et failli sombrer l'Espagne,  
pour sauver l'Occident!

Jeunesse des mouvements de révolutions nationales, serrez-vous plus que jamais autour de vos chefs!

Combattant de tous grades, hommes de bonne volonté

de tout âge, identifiez vous à cette jeunesse!

*LEGIONNAIRES DE TOUTES LES PATRIES, SOUTENEZ VOUS, UNISSEZ VOUS!*

Décembre 1943.



## TABLE DES MATIÈRES

|  |     |
|--|-----|
| Avant-propos .....   | 5   |
| Introduction .....   | 7   |
| Cap. 1 Le Declin de l'Occident — Ce que Spengler n'a pas dit ..... | 15  |
| Cap. 2 Le rêve de Churchill .....                                  | 31  |
| Cap. 3 Ce que voulait Hitler .....                                 | 53  |
| Cap. 4 Grunspann contre Munich .....                               | 87  |
| Cap. 5 La route de Prague .....                                    | 109 |
| Cap. 6 L'assassinat retour de Londres .....                        | 123 |
| Cap. 7 Le blanc-seing britannique .....                            | 135 |
| Cap. 8 Comment Stalin fit ses comptes .....                        | 179 |
| Cap. 9 M. l'Ambassadeur n'aime pas qu'on le bouscule .....         | 197 |
| Cap. 10 Danger de paix! .....                                      | 259 |
| Cap. 11 Benjamin Franklin nous voici! .....                        | 271 |
| Cap. 12 Pour qu'Israel n'ait pas vaincu .....                      | 299 |
| Conclusion .....   | 315 |
| Bibliographie .....  | 322 |



TABLE DES MATIERES.

Avant-propos ..... 1

Chap. I. Le début de l'histoire - De nos jours ..... 10

Chap. II. Le règne de Constantin ..... 24

Chap. III. Les empereurs Valériens ..... 32

Chap. IV. Constantin le Grand ..... 42

Chap. V. Le règne de Théodose ..... 52

Chap. VI. Les empereurs Valentinien et Valence ..... 62

Chap. VII. Le règne de Théodose le Jeune ..... 72

Chap. VIII. Le règne de Justinien ..... 82

Chap. IX. Le règne de Justinien le Jeune ..... 92

Chap. X. Le règne de Justinien le Jeune ..... 102

Chap. XI. Le règne de Justinien le Jeune ..... 112

Chap. XII. Le règne de Justinien le Jeune ..... 122

Chap. XIII. Le règne de Justinien le Jeune ..... 132

Chap. XIV. Le règne de Justinien le Jeune ..... 142

Chap. XV. Le règne de Justinien le Jeune ..... 152

Chap. XVI. Le règne de Justinien le Jeune ..... 162

Chap. XVII. Le règne de Justinien le Jeune ..... 172

Chap. XVIII. Le règne de Justinien le Jeune ..... 182

Chap. XIX. Le règne de Justinien le Jeune ..... 192

Chap. XX. Le règne de Justinien le Jeune ..... 202

**THE ROMANIAN HISTORICAL STUDIES**  
Traian Golea  
1029 Euclid Avenue  
Miami Beach, Fla. 33139, U.S.A.



